

dans un désordre apparent, le mouvement ordinaire du monde, l'appareil de la guerre, le luxe, l'ambition, les excès. Ce sont des canons, des boulets, des personnages qui discutent avec animation, une forteresse, des décharges d'arquebuses, une tour qu'on élève vers le ciel, tous les matériaux d'une construction gigantesque; puis, au milieu et dans le sommet du cadre, la terre sous forme de globe entouré de nuages et d'étoiles scintillantes, et des savants qui, montés sur les points les plus élevés de sa surface, mesurent les astres à l'aide de lunettes et de compas. On voit ensuite, sur le premier plan, le principal personnage, la Tempérance elle-même. C'est une femme de haute taille, à la physionomie calme et pure, portant une horloge sur sa tête, foulant du pied l'aile d'un moulin à vent; elle tient à la main gauche une paire de besicles, et de la droite un frein qui lui gouverne la bouche. Sur le bas de son vêtement est écrit le mot *Tempérance*, et sous ses pieds on lit la légende qui suit, en latin : « Gardons-nous, en nous livrant au plaisir, de paraître prodigues du bien, et, par une averse de ténacité, de nous montrer sordides et de restor éternellement dans l'ombre. »

Toute la partie de l'œuvre que nous venons de décrire offre un saisissant contraste avec celle que présente notre gravure. Les sujets omis par notre dessinateur ne sont que les contraires de la tempérance, et ils étaient superflus pour peindre cette vertu elle-même, la règle, en quelque sorte, de toutes les vertus. Ses traits principaux sont parfaitement reproduits dans l'allégorie que nous offrons aux lecteurs. On dirait qu'un souffle de paix a passé sur le front de tous ces personnages à la physionomie douce et sereine. C'est un petit tableau qui repose et fait du bien; cette image de l'harmonie, à quelque distance de ce hameau, symbole de la tranquillité champêtre; sur le théâtre, cette femme au regard limpide; ce cavalier au geste plein de calme, qui détourne les yeux de la Folie qui l'appelle, comme celle qu'il semble aimer tourne le dos au regard grossier qui la poursuit; tout cela est empreint de je ne sais quelle expression charmante qui se résume au plus haut degré dans la physionomie du doux vieillard marquant la mesure et modérant le mouvement du concert; je ne connais rien qui donne une idée plus exacte de l'harmonieux équilibre que la tempérance établit dans l'âme humaine.

Les philosophes anciens en avaient le sentiment au plus haut point. Aussi ont-ils fait de la tempérance une des bases de leur morale, et une des premières conditions du bonheur pour l'homme. Se connaître et s'abstenir étaient au nombre des principes fondamentaux de la félicité possible; on en trouve l'application et l'exemple dans le calme de Platon, la douceur de Socrate et la sublime résignation d'Épictète. Ces beaux génies étaient arrivés à cette vertu par la contemplation des lois de la nature, dont le concours et l'admirable combinaison forment l'harmonie parfaite. « Ni trop, ni trop peu, » disaient-ils. La peine suit tout excès; et il est des limites au delà desquelles l'homme ne saurait aller sans rencontrer la douleur. Il faut donc qu'il sache se maintenir entre ces limites. « Il y a une mesure en toutes choses (*Est modus in rebus*); » et l'on n'arrive à ce degré de sagesse qu'en commençant par régler son âme, c'est-à-dire en pratiquant les préceptes et les lois de la tempérance. *Temperantia* ne veut pas dire autre chose que gouvernement de soi-même; c'est là son sens exact et primitif; la morale moderne l'a fait descendre du général au particulier. On s'est habitué à confondre cette vertu avec la modération dans les plaisirs purement sensuels, tandis que son action, beaucoup plus large, s'étend à tout, et aussi bien à la peine qu'au plaisir. Elle n'est autre que l'art de conserver une juste mesure en tout, et ne peut venir que d'une exacte et sage appréciation philosophique des idées et des faits qui

nous affectent. L'homme est toujours comme suspendu entre le ciel et la terre, et, dans la situation où il se trouve placé, le bonheur pour lui ne peut résulter que d'un parfait équilibre entre les diverses affections de son âme.

« Tempérance, dit Charron dans son livre de la Sagesse, se prend doublement, en terme général, pour une modération et douce attempance en toute chose. Et ainsi ce n'est point une vertu spéciale, mais générale et commune, c'est un assaisonnement de toutes, et est perpétuellement requise, principalement aux affaires où y a de la dispute et contestation, aux troubles et divisions. Elle a pour son sujet et objet général toute prospérité, chose plaisante et plausible. C'est le frein de notre âme et l'instrument propre à escumer les bouillons qui s'élèvent par la chaleur et intempérance du sang, afin de contenir l'âme une et égale à la raison, afin qu'elle ne s'accommode point aux objets sensibles, mais plutôt qu'elle les accommode et face servir à soy. C'est une règle, laquelle accommode doucement toutes choses à la nature, à la nécessité, simplicité, facilité, santé, fermeté. Ce sont choses qui vont volontiers ensemble, et sont les mesures et bornes de sagesse, comme, au rebours l'art, le luxe et superfluité, la variété et multiplicité, la difficulté, la maladie et délicatesse, suivent l'intempérance et la folie. »

## LE RHINOCÉROS DU ROI EMMANUEL.

### SON TRIOMPHE ET SA MORT.

En l'année 1517, le roi don Emmanuel, surnommé à juste raison par ses compatriotes le roi Fortuné, voulut se donner le spectacle d'un combat d'éléphant et de rhinocéros, comme son voisin le roi des Espagnes se donnait journellement le plaisir d'un combat de taureaux. Les *torreadores* portugais n'étaient ni moins habiles ni moins braves, en ce temps, que les *torreadores* andalous, et, comme tous les souverains de la péninsule, Emmanuel applaudissait à leurs exercices périlleux; il n'y avait que lui, parmi les potentats européens, qui pût se donner le divertissement terrible qu'on allait offrir à la cour de Lisbonne. L'étrange solennité eut lieu au mois de février, époque à laquelle commencent les beaux jours à Lisbonne.

Le premier des deux terribles combattants qui entra dans l'enceinte, ce fut le rhinocéros. On avait dressé pour ces sortes de jeux une enceinte environnée de hautes murailles, dans l'endroit où était alors le vaste bâtiment destiné à l'administration commerciale de l'Inde et de la Guinée. Dès que le rhinocéros fut entré, on le fit placer derrière des tapis de tenture qui étaient pendus de la loge du roi à la loge de la reine, et cela afin que l'éléphant ne le vît par lors de son arrivée dans l'arène. Peu d'instant après, celui-ci franchit la barrière, ayant de chaque côté des hommes de la garde royale qui fermèrent aussitôt les issues. Cela fait, le roi ordonna que l'on enlevât les tapisseries derrière lesquelles se tenait le terrible rival du colosse de l'Inde. Bien qu'il marchât, comme de coutume, avec ses entraves de fer, ce dernier, en voyant l'éléphant, fit un mouvement expressif et se rapprocha de l'Indien qui le soignait, et qui le tenait par une longue chaîne; il sembla, en un mot, dit un vieux chroniqueur présent à cette scène, demander à son gardien licence d'aller au-devant de l'ennemi: ici nous laisserons parler Damien de Goes.

« Comme la bête commençait à l'entraîner, l'Indien lui lâcha la chaîne, en la gardant toutefois par l'extrémité dans sa main. Lors celui-ci, d'un pas délibéré, commença à s'acheminer vers le lieu où était l'éléphant, levant son grouin incliné vers la terre et soufflant par les narines de telle sorte qu'il faisait voler la poussière et les pailles de l'arène, comme

si se fût promené au-dessus de l'enceinte un tourbillon de vent. Au moment où le rhinocéros s'était mis en marche, l'éléphant portait ses regards du côté opposé ; mais dès qu'il l'aperçut il tourna en rond sur lui-même, poussant des rugissements et agitant sa trompe comme s'il voulait combattre. Toutefois, lorsque le rhinocéros fut arrivé près de lui, voulant évidemment commencer l'attaque et le menaçant de lui ouvrir le ventre, il perdit confiance, sans doute à cause de sa jeunesse, et craignit de ne pouvoir s'aider de ses défenses contre un tel ennemi, en raison de son âge ; en effet, elles n'avaient pas plus de trois palmes. Lors il fit volte sur lui-même, et s'acheminant vers une fenêtre fermée par des barreaux de fer qui se trouvait près de la porte de l'arène, sur le côté qui regardait les maisons de la Ribeira, il y jeta sa tête avec tant d'impétuosité qu'il tordit du coup deux des énormes barreaux de la grille, qui pouvaient avoir environ huit bons pouces en carré ; ce fut par cette ouverture qu'il sortit laissant son cornac étendu à terre, car dans cette occasion celui-ci s'était jetté à bas du dos de l'animal, autrement il eût été écrasé.... L'éléphant, une fois sorti de l'arène, prit le chemin de l'étable où était son gîte, et ne tint plus nul compte de tout ce qui se présentait devant lui, hommes de cheval ou gens de pied : il passait devant tout le monde, donnant de tels bonds et faisant succéder les uns aux autres de tels rugissements qu'on eût cru que c'était quelque bataille livrée sans ordre ou quelque déroute de l'ennemi. Il est bien à remarquer que l'ouverture que fit l'éléphant entre les deux barreaux de fer par lesquels il passa fut si exigüe qu'un homme de commune stature en pourpoint n'y passait qu'avec peine ; mais la terreur et l'instinct de nature donnèrent à l'animal l'adresse de sortir par une si petite ouverture. Quant au rhinocéros, il resta fort tranquille dans l'arène, donnant presque à entendre par ses mouvements à ceux qui étaient près de lui, et faisant comprendre par son air d'assurance, qu'il aurait eu certainement la victoire si l'éléphant fût demeuré.

Le roi don Emmanuel envoya ce rhinocéros, au mois d'octobre de la même année, et en fit présent au pape Léon X. On l'embarqua à Lisbonne, sur un navire qui avait pour capitaine Juan de Pina, chevalier du palais ; et par le même personnage, le roi fit tenir au pape une riche vaisselle de vermeil *historiée* d'animaux. Le navire fut relâché à Marseille, où se trouvait alors François de Valois, premier du nom, roi de France, à la prière duquel Juan de Pina fit débarquer le rhinocéros pour le laisser voir. Non-seulement il se rendit à ce désir, mais il offrit un fort beau cheval, bien enharnaché, que le roi accepta en lui faisant courtoisie de cinq mille écus d'or au soleil. De Marseille on alla gagner la côte de Gènes, où le navire se perdit durant une tempête sans que l'on pût rien sauver de ce qui était à bord. Le rhinocéros fut jeté mort par les eaux sur la plage. On l'écorcha, et sa peau remplie de paille fut portée à Rome pour être présentée au pape. » Damien de Goes ajoute que Léon X ne la vit pas sans une extrême surprise et en témoignant aussi grande tristesse du déplorable événement qui avait enlevé la vie à tant de personnes. Ce qu'il ne dit point, c'est que ce fut ce rhinocéros empaillé qui servit de modèle aux nombreuses figures quelque peu fantastiques que l'on voit reproduites dans les ouvrages d'histoire naturelle du seizième siècle, et qui, en accentuant d'une façon exagérée les linéaments réguliers qu'on remarque sur cette peau rugueuse, forment une sorte de guillochage peu rapproché de la vérité. Le crétule Lycosthènes, ou si on l'aime mieux Theobald Wolfhart, ne manque pas de donner cette figure si célèbre encore au temps où il vivait.

Dans un ouvrage infiniment moins connu que ses Chroniques, Damien de Goes assigne l'année 1515 ou 1516 comme celle où dut avoir lieu l'arrivée du rhinocéros en

Portugal. Durant les premières années du seizième siècle, Emmanuel posséda successivement cinq ou six éléphants. Pendant ses promenades dans les rues de Lisbonne, le roi Fortuné se faisait précéder de quelques-uns de ces animaux. Le rhinocéros marchait devant le cheval que montait Emmanuel.

### LE VIEILLARD.

Je veux célébrer dans mes vers un vieillard, et faire connaître sa vie ; je veux chanter ce que j'ai lu dans les histoires.

Chantez, poètes, dans un brûlant délire, chantez, célébrez l'amour et le vin ! Je vous laisse à tous le vin et l'amour ; mon vieillard seul sera l'objet de mes chants.

Chantez la puissance de vos protecteurs ; immortalisez votre nom et vos travaux ; moi je ne chante pas les exploits des héros : que mon vieillard seul soit célébré dans mes vers.

O renommée ! entre dans les oreilles de la Postérité, renommée que mon vieillard s'est acquise ! Écoutez, siècles, écoutez !... Il naquit, il vécut, il prit femme, et il mourut (!).

### FABRICATION DES ÉTOFFES DE SOIE.

Suite et fin. — Voy. p. 60, 75.

#### LE DESSIN. (Suite.)

En 1836, un ouvrier imagina un nouveau mécanisme qui permettait la substitution du papier au carton ; un fabricant peu fortuné consentit à lui avancer l'argent nécessaire pour l'exécuter, à condition qu'il deviendrait lui-même le parrain de la nouvelle mécanique à laquelle il donnerait son nom. Elle fut, en effet, construite et montée dans un atelier où toute la fabrique fut convoquée à la voir fonctionner. Les avantages de ce nouveau métier étaient immenses ; outre l'économie considérable qu'il présentait par la différence de prix du papier au carton, il en offrait encore d'autres, moindres, il est vrai, mais dignes cependant d'être mentionnées, sur le transport du dessin d'un atelier dans un autre, puisque l'ouvrier pouvait facilement porter sous son bras un dessin qui, lié aux cartons, aurait exigé une voiture attelée d'un cheval ; sur le local où sont conservés les dessins, puisque le volume de ceux du nouveau métier égalait à peine la vingtième partie de celui des anciens ; enfin la mécanique était bien moins volumineuse que la jacquard.

Malgré tous ces avantages, une seule maison, deux peut-être, consentirent à en faire l'essai. Comme toute invention dans son commencement, le nouveau mécanisme avait des imperfections que n'eût certainement pas manqué de corriger un peu plus de persévérance ; mais, impuissant à soutenir une dépense qui dépassait ses prévisions, découragé par l'indifférence et par l'abandon dans lequel on le laissait malgré ses appels à la chambre du commerce, l'inventeur abandonna sa mécanique, qui fut bientôt perdue dans l'oubli.

Quels ne furent donc pas notre surprise et notre désappointement, lorsqu'à notre dernier voyage en Angleterre nous trouvâmes cette même mécanique fonctionnant dans l'un des nombreux ateliers de Londres. Elle était, nous dit-on, la récente invention d'un Écossais ; et nous devons à la vérité d'ajouter que, pour comble de similitude avec la machine française, la machine anglaise avait précisément les mêmes défauts ; ce qui n'empêchera pas cette mécanique de revenir en France, dans quelques années, comme une nouvelle production du génie mécanique de la nation anglaise à laquelle nous serons obligés d'aller la demander.

(!) Imité de l'abbé de Colbert.